qu'il a vécus avec moi, je ne l'ai entendu se plaindre de la nourriture — quelque grossière, quelque mal apprêtée, parfois, qu'elle dût nécessairement être.

Son respect pour ses supérieurs était également profond et sincère, affectueux même, quoique péchant assez souvent dans la forme. Un gros mot lui échappait quelquefois, mais était bien vite et franchement réparé.

Affligé, la dernière année de sa vie, d'une surdité devenue presque complète, ne pouvant plus prendre part à la conversation, il profita de cette épreuve pour passer ses récréations à la chapelle. Retiré, le plus souvent, dans un coin de la tribune, il conversait cœur à cœur avec le divin Maître, récitait pieusement rosaires sur rosaires, parcourait les stations du chemin de la Croix et se préparait vaillamment à l'appel du bon DIEU.

Les vieux et bons Frères Jean PERRÉARD et François LERICHE étaient morts depuis peu ; le doyen des Oblats du Diocèse de Saint-Albert, le vénérable P. René RÉMAS venait de disparaître ; le saint et vénéré Mgr GRANDIN, lui aussi, nous avait quittés. Le cher Frère LALICAN avait l'intime conviction que son tour était venu.

Bientôt, en effet, il dut comprendre que ses forces n'étaient plus à la hauteur de son courage, et il fut obligé de garder la chambre. Peu après, il lui fallut s'aliter, pour ne plus se relever. Pendant plusieurs semaines, il alla en s'affaiblissant insensiblement.

Sa patience fut inaltérable : pas une plainte, pas un mot de regret ou d'impatience. Mais vive reconnaissance pour tous les services que nous pouvions lui rendre, pour les visites affectueuses que lui faisaient souvent notre Évêque bien-aimé et Révérendissime Vicaire, les Pères et les Frères de résidence ou de passage à Saint-Albert. Le cher Frère Auguste LANDAIS l'a soigné, avec une charité admirable, tout le temps de sa maladie jusqu'à la mort. Le cher mourant retrouvait ainsi la charité dont il avait si souvent fait preuve lui-même auprès de ses Frères malades.

Les consolations et les secours spirituels lui ont été aussi abondamment prodigués : la sainte Communion a

Jamais, dans ces circonstances, partout où l'obéissance l'a placé, le bon Frère LALICAN n'a cessé de pratiquer cette charité fraternelle et filiale, avec une bonne volonté vraiment admirable. Il était d'autant plus infatigable et attentif auprès des vrais infirmes, qu'il était inexorable pour ceux qui s'écoutent et se palpent, sans cesse, pour savoir où ils souffrent. Si nous avions eu quelque malade de ce calibre, il n'aurait pas fait bon le lui remettre entre les mains.

Ces durs et continuels travaux empêchaient-ils le Frère LALICAN d'être fidèle à ses exercices religieux ? Non, mille fois non. On peut dire et affirmer que, toute sa vie, il a tenu à s'en acquitter fidèlement. Il a été, toute sa vie, régulier au lever réglementaire et à la méditation du matin, fidèle à la récitation de son office, à ses visites du Saint Sacrement, à ses examens de conscience et autres exercices de règle — qu'il aimait à faire en commun, à moins de raisons et empêchements légitimes. Sa piété a toujours été franchement solide, ferme et persévérante, sous une écorce parfois rude et anguleuse. Tel il fut au lac Caribou, tel je l'ai connu, estimé et aimé à Saint-Albert — où il est resté près de 25 ans, à trois reprises différentes, c'est-à-dire de 1872 à 1873, de 1874 à 1879 et de 1892 à 1902. Dans l'intervalle, les missions de Notre-Dame-des-Victoires, au lac Labiche, de Saint-Paul-des-Cris, de Sainte-Anne et d'Hobbema l'ont, tour à tour, possédé plus ou moins longtemps. Le bon Frère se prêtait, de bonne grâce, à ces changements que l'obéissance demandait à sa bonne volonté et à son dévouement.

Outre sa fidélité exemplaire aux exercices de règle, sa grande charité envers les malades, son travail incessant à tous les emplois, aux tâches les plus humbles et les plus pénibles, il était animé par un grand esprit de pauvreté, — ne laissant rien perdre, ramassant et entassant pêle-mêle bien des objets rejetés, mis au rebut, abandonnés, dont il savait encore tirer parti. Les habits à son usage, pour lesquels il semblait avoir une véritable préférence, étaient toujours ce qu'il y avait de plus usé, dépareillé et même parfois voisin du ridicule. Jamais, pendant les 25 ans

— « Venez vite, venez vite, il y a ici un crapaud de sauvage qui veut me tuer, à coups de couteau ! »

Bientôt, tout s'explique. Hilarité du Père et du sauvage — mais non partagée par le Frère, que les explications données ne satisfont point entièrement.

Le 25 mai 1865, nous arrivons à Saint-Boniface. C'est là que le Frère Lalican reçoit son obédience définitive pour le lac Caribou, dans le Vicariat de Saint-Albert. C'est une terrible épreuve pour lui. Il a rêvé, uniquement et toujours, le nouveau Vicariat d'Athabaska-Mackenzie, les missions de Mgr Faraud — les plus pauvres, les plus sauvages, les plus reculées au delà des limites de toute civilisation. On a beau lui dire que la mission du lac Caribou ne le cède en rien, sous tous ces rapports, aux plus pénibles missions du Mackenzie : il se soumet, il se résigne, mais non sans qu'il lui en coûte énormément de ne point accompagner, jusqu'au bout, Mgr Faraud — à la personne duquel il s'est si fortement attaché.

Pendant cinq ans, il travaille à cette mission du lac Caribou, avec un dévouement sans bornes. Que de fois il s'est raidi contre la souffrance et la maladie, pour vaquer à son labeur de chaque jour ! On l'a vu, parfois, pleurer de regret de ne pouvoir rien faire. On l'a vu aussi — réduit, par ses douleurs rhumatismales, à l'impossibilité de se tenir debout — atteler, malgré tout, ses chiens à son traîneau, puis, armé de sa hache, se jeter sur ce traîneau et partir pour aller, à 5 ou 6 kilomètres, chercher le bois de chauffage nécessaire à la mission. Il se traînait alors péniblement, à genoux, dans la neige, jusqu'au pied des arbres secs qu'il voulait abattre, les entassait ensuite par morceaux sur son traîneau, se couchait sur cette charge et revenait à la mission, — heureux de cette provision qui devait, pendant deux ou trois jours, suffire aux besoins de la pauvre résidence. On l'a vu, pendant des semaines consécutives, dans cette mission du lac Caribou, soigner jour et nuit, avec une charité hors ligne, le pauvre missionnaire Oblat cloué sur son misérable grabat par une longue et douloureuse maladie et auquel il fallait prodiguer les soins les plus pénibles et les plus délicats.

pu lui être administrée presque tous les jours, et, peu avant sa mort, le saint Viatique lui fut porté par Monseigneur LEGAL — des mains duquel il recevait aussi le Sacrement des mourants.

Le bon Frère put, en parfaite connaissance, s'associer à nos prières et renouveler ses vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance perpétuelles ; il demanda humblement pardon à la communauté, se recommanda à nos prières ; et, le 22 décembre 1902, à 2 h. ½ du matin, il rendait paisiblement son âme à DIEU.

Le Frère Victor LALICAN a bien mérité du Vicariat de Saint-Albert, de la Congrégation et de l'Église. Le royaume du ciel lui appartient : *Ipsorum enim est regnum cœlorum.*

R. I. P.

III. — R. P. Évariste REPISO, 1845-1915 (875).

Le R. P. REPISO est l'un des premiers Oblats que la catholique Espagne ait donnés à la Congrégation. Il naquit à Quintanilla, petite ville du Diocèse de Palencia, le 25 octobre 1845. Après avoir fait de bonnes études au collège local, il entra au grand Séminaire de Palencia. Il y faisait sa philosophie, quand un vent de révolution souffla sur l'Espagne ; c'était le soulèvement des Carlistes. Loyale, ardente et catholique jusqu'au fond de l'âme, toute cette jeunesse, au nombre de 300, se prononça pour Don Carlos de Bourbon — encouragée, d'ailleurs, par les professeurs, qui donnaient l'exemple.

Le jeune Évariste s'enrôla donc sous la bannière de la Légitimité et fut versé dans les Lanciers ; mais il ne prit part à aucune vraie bataille. Seulement dans une charge le vit-on se porter bien en avant de son escadron ; et, quand le capitaine lui reprocha sa témérité, il répondit que c'était contre son gré, ayant été emporté par la

Nul doute que la mort n'ait trouvé notre Père en d'excellentes dispositions. Depuis longtemps, il s'y préparait ; il en parlait souvent, dans ses conversations et dans ses écrits ; il l'attendait, avec l'assurance du bon serviteur — qui espère recevoir la récompense de ses labeurs, au soir de la journée.

Sur les instances de M. Pélissier, frère du regretté défunt, sa dépouille mortelle a été ramenée à Paris et déposée dans un caveau de famille, au cimetière Montmartre, — non loin de celui qui contient les restes du premier Supérieur de la Maison d'Anvers, le R. P. Paul SOUILLARD, tombé, lui aussi, au champ d'honneur de l'apostolat, à la cathédrale de Nantes. Le Très Rév. Père AUGIER, Supérieur général, entouré des Oblats de la rue Saint-Pétersbourg et de Montmartre, présida lui-même la cérémonie funèbre, donnant à ce Fils, qu'il avait aimé d'une particulière prédilection, le suprême témoignage de ses regrets.

R. I. P.

II. — F. C. Victor LALICAN, 1831-1902 (581) [1].

C'était en 1862. Le Scolasticat de Montolivet venait d'être transféré de Marseille à Autun — où le personnel de Montolivet arrivait, chaque semaine, par joyeuses compagnies de trois ou quatre jeunes Oblats à la fois, heureux du voyage que ce changement leur procurait. Les inquiétudes, les soucis et les peines — conséquences naturelles de l'épreuve, voire même de la persécution à laquelle était alors en butte notre chère Famille religieuse — n'atteignaient guère les jeunes Oblats scolastiques. Ces inquiétudes et ces soucis, ils les abandonnaient volontiers aux Supérieurs et à l'Administration. Le changement leur plaisait ; et, chaque semaine, les premiers arrivés

(1) Cette Notice a été écrite (en 1903) par le R. P. Hippolyte LEDUC, mort lui-même, à Saint-Albert, le 29 juin 1918, à l'âge de 76 ans, dont 56 de vie religieuse.

éprouvaient un charme nouveau à la venue d'un autre petit bataillon de frères bien-aimés.

C'est sur ces entrefaites que nous arriva, en qualité de postulant convers, le bon Frère à la mémoire duquel je consacre ces lignes. Il était né, le 20 juin 1831, à Saint-Caradec, au Diocèse de Saint-Brieuc, de Jean-Baptiste Lalican et de Marie-Victoire Alnault, et avait reçu au baptême le nom de Victor. Il avait donc déjà 31 ans accomplis, quand il vint solliciter la faveur d'être admis, un jour, au nombre des Oblats de Marie-Immaculée.

Après une bonne et sérieuse retraite, qu'il fit avec toute la piété possible et la foi d'un vrai Breton, le 14 août 1862, veille de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, il reçut l'habit religieux et commença son noviciat.

Nous n'avons pas de détails bien précis sur les années qu'il passa dans le monde jusqu'à son entrée dans la Congrégation. Dispensé du service militaire, comme aîné d'orphelins, il connut bien jeune encore l'épreuve et la souffrance, la peine et la douleur. Travailleur infatigable, il dut, par un labeur opiniâtre, gagner son pain quotidien et celui de sa famille. Fidèle toujours à la pratique de ses devoirs de chrétien, c'est dans la prière et dans sa foi qu'il puisait le courage dont il avait besoin, attendant patiemment le jour où il pourrait se consacrer tout entier au service du bon Dieu, dans les missions étrangères des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée.

Ce moment béni, il l'attendit pendant près de dix ans ; mais, dès qu'il eut la conviction que son concours n'était plus indispensable à sa famille, il s'abandonna généreusement à l'appel divin et vint frapper à la porte du noviciat, — bien résolu déjà de ne jamais retourner en arrière, mais de persévérer jusqu'à la mort.

Dès le premier jour de son noviciat, il se montra ce qu'il a toujours été, homme de peine et de labeur, s'il en fut jamais, et travaillant sans relâche à acquérir la perfection religieuse — de la même façon qu'il défrichait les forêts ou nos déserts de l'extrême Nord-Ouest Canadien, c'est-à-dire à grands coups de hache et à force coups de pelle. C'est dire aussi que sa piété n'était jamais tendre

pour lui-même — et, parfois, ne l'était guère pour les autres, à l'exception pourtant des vrais malades, pour lesquels il avait une extrême compassion et une charité sans bornes.

Le 15 août 1863, il était admis à la première oblation ; et, l'année suivante, le 8 décembre 1864, par une faveur et dispense toute spéciale des vœux de 5 ans, il était admis à l'oblation perpétuelle, en même temps qu'il recevait son obédience pour les si pénibles missions de la Rivière-Rouge — devenues plus tard, les Vicariats de Saint-Boniface, de Saint-Albert, de la Saskatchewan, de l'Athabaska et du Mackenzie. Le nouvel Oblat était aux anges et ne pouvait assez dire et redire combien il était heureux d'être Oblat de MARIE-Immaculée et désigné par l'obéissance pour les missions, peut-être, les plus pénibles du monde. Il espérait si bien aller travailler jusque sur les bords de l'Océan Glacial !

Quelques mois plus tard, le Frère LALICAN dit adieu à la France, à sa chère Bretagne qu'il ne reverra jamais, à tous ceux qui lui sont chers, et s'embarque pour le Canada, avec Sa Grandeur Mgr Henri FARAUD, premier Vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie. Le 25 avril 1865, nous nous rencontrons à Montréal. La caravane s'organise ; nous sommes avec Mgr FARAUD, 3 Pères Oblats, 2 Frères convers et un postulant convers — accroché je ne sais trop où et je ne sais trop par qui. Dix jours après, nous avions dépassé les limites du monde civilisé et nous étions entrés dans les déserts de l'Ouest.

On voyage maintenant à petites journées, et le Frère LALICAN est installé cuisinier de la caravane. Dès le premier jour, il assume sur lui tous les gros travaux du voyage, avec un dévouement qui ne se démentira pas : les travaux les plus humbles, les plus pénibles ne le rebuteront jamais. Mais, par exemple, gare aux paresseux qui travailleront avec lui ! S'il est d'une charité exemplaire pour les malades et les infirmes, il a en horreur la lâcheté et la paresse. Le postulant convers, qui nous accompagne, semble vouloir appartenir à cette dernière catégorie, et notre Frère LALICAN perd parfois patience.

— « Allons, gros paresseux, remuez-vous donc un peu », lui dit-il : « allez chercher de l'eau, allez chercher du bois », etc...

Peine et paroles inutiles : ledit postulant, qui ne parle que l'anglais, reste bouche bée et ne bouge pas d'une semelle. De là, sainte colère de notre bon Frère, auquel on a beau dire que l'autre ne comprend pas. La réponse est invariable :

— « Je parle, pourtant, assez bon français ; et, s'il ne comprend pas, c'est parce qu'il ne veut pas comprendre ; c'est un gros paresseux, qui ne sera bon à rien. »

Et, en cela, notre cher Frère fut parfaitement prophète. Il n'a jamais pu, par ailleurs, se convaincre que personne, pas même les sauvages, ne comprît pas son français.

Un jour, au lac Caribou, un vieux sauvage Montagnais l'interpelle dans le terrible dialecte des Dénés.

— « Je ne comprends pas », répond le Frère : « parle français. »

Le sauvage continue, bien entendu, dans la seule langue qu'il connaisse.

— « Je te dis que je ne comprends pas », riposte le Frère sur un ton qui commence à devenir aigu : « parle donc français. »

Enfin, le Frère crie à tue-tête, et le sauvage le croit tout de bon en colère. Il s'en plaint au Père René Gasté — qui croit devoir reprocher au Frère son impatience et sa mauvaise humeur.

— « Mais, mon Père, je ne suis ni impatient ni colère », répond ce dernier ; je crie simplement à ce vieux sauvage de me parler français, et il ne veut pas. C'est bien plus facile, pourtant, que de parler sa langue impossible. »

Une autre fois, c'est, à Saint-Paul-des-Cris, même difficulté avec un sauvage de cette nation — sauvage original, que j'ai bien connu. Faisant semblant de croire être insulté par le Frère, qui lui crie à pleins poumons de parler français, il tire son couteau de chasse et le brandit, d'un air menaçant. Notre Frère, épouvanté, court à l'appartement du Père, en criant :